

Café géographique du 12 Avril 2006 à Toulouse

Les villes russes en révolution

avec Denis ECKERT

Géographe, chercheur au C.N.R.S., **Denis Eckert** travaille au Centre Interdisciplinaire d'Études Urbaines à l'Université de Toulouse-Le Mirail. Il est l'auteur de l'ouvrage Le Monde russe (Hachette, Carré Géographie, 2004) et le directeur de la revue M@ppemonde.

INTRODUCTION

La Russie est mon terrain de recherche depuis le début des années 1990, période qui correspond au lancement des mutations sociales et économiques majeures dans ce pays. Travaillant essentiellement sur les villes, j'ai vu se transformer d'abord Moscou de manière spectaculaire, puis tout le pays à une vitesse foudroyante pendant ces dernières années de croissance continue, de redémarrage très rapide de l'économie après les années de crise qui s'achèvent avec le crack financier de l'été 1998. C'est ce qui m'a donné envie, avec un petit clin d'œil à l'histoire russe, d'intituler ce café géo : **les villes russes en révolution**.

Pour traiter cette question, j'ai eu envie de rompre avec ma pratique professionnelle habituelle et j'ai proposé, non pas le diaporama-retour de vacances, puisqu'il s'agit du résultat de nombre de missions de terrain mais une *vision* des transformations des villes russes.

A une ou deux exceptions près, les photographies que j'ai choisies sont très récentes. Elles ont été réalisées en 2005 et 2006 soit par moi, soit par des collègues russes (Alexandre Droujinine et Maria Zotova). C'est donc l'expression de notre regard de terrain, de la manière dont nous sommes allés visiter, regarder les très grandes villes russes, celles de plus d'un million d'habitants, qui sont mon terrain de recherche privilégié.

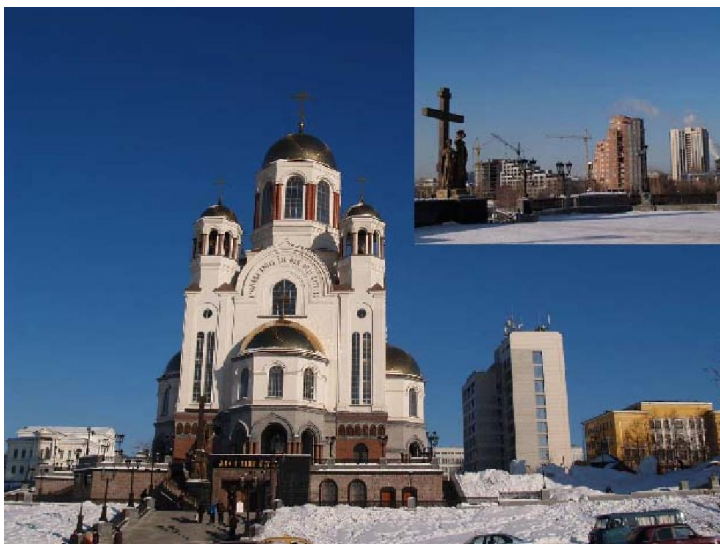
La Russie que l'on dit enfoncée dans la crise depuis très longtemps (crise démographique, crise économique) est aussi un pays à la population, non seulement très majoritairement urbaine, mais concentrée avant tout dans de très grandes villes. Contrairement à l'Europe occidentale, et notamment à la France, ce sont les petites villes et les villes moyennes qui sont moins représentées. L'expérience majoritaire de la vie urbaine en Russie est celle de la vie quotidienne dans une très grande ville. Pour une population totale de 145 millions, la Russie compte 13 villes de plus de million d'habitants.

Photo 1. Ekaterinbourg. Vieilles maisons et tours récentes dans le cœur du centre historique. Février 2005. -27°. Cliché D. Eckert



Capitale de l'Oural, Ekaterinbourg est une grande ville industrielle, qui, jusqu'en 1991, était une ville fermée, c'est-à-dire totalement interdite aux étrangers. J'ai pu la visiter à la fin des années 1990 et lorsque j'y suis revenu l'année dernière j'ai constaté une transformation foudroyante de cette ville. Depuis que la croissance économique a repris, c'est-à-dire il y a 5-6 ans, le centre-ville est colonisé par les signes très marquants de l'économie privée. Coexistent maintenant « la vieille Russie » avec ses maisons construites en billes de bois et en planches, sans étage et des immeubles en construction ou achevés tout au plus depuis 3 ou 4 ans. Sur l'un de ces édifices, un panneau indique « Vente de bureaux et d'appartements » annonçant la naissance imminente d'un complexe résidentiel et d'affaires. Les cœurs anciens des villes sont menacés par l'irruption foudroyante de ces tours, essentiellement immeubles d'affaires, qui sont caractéristiques des centres-villes contemporains.

Photo 2. Ekaterinbourg. Église sur le Sang Versé. Cliché D. Eckert



A la recherche d'éléments de stabilité dans le paysage, on pourrait s'arrêter devant une bonne vieille église orthodoxe, l'Église sur le Sang Versé, dont l'architecture ressemble fort à celle

du 19^{ème} siècle finissant. Or, cette église a été construite au début des années 2000 et consacrée en 2003. C'est une création, un cas particulier. Alors que la plupart des nouvelles églises construites en Russie sont situées à l'emplacement de bâtiments religieux détruits à l'époque soviétique, cette église a été construite là où s'élevait naguère une maison bourgeoise du 19^{ème} siècle, la "maison Ipatiev", détruite pendant les années 1980. C'est en fait le lieu exact où la famille impériale a été fusillée au début de l'année 1918. L'édification de cette église est censée symboliser la repentance du peuple russe. C'est une église commémorative qui fait aujourd'hui partie des circuits touristiques dans la ville d'Ekaterinbourg.

La réimplantation des symboles religieux dans les centres-villes est un fait marquant du paysage russe contemporain. Le plus souvent, il s'agit de reconstruction. Au cours des années 1990, l'Église orthodoxe a exercé un lobbying particulièrement efficace pour obtenir la reconstruction en lieu et place d'un certain nombre de lieux de culte que le pouvoir bolchevik avait soit détruits, soit transformés.

Cette réimplantation de la religion dans le paysage des grandes villes russes se faisant sur un fond de spéculation immobilière et de boom de la construction acharné, des tours en construction se trouvent tout près de cette église commémorative. On a ainsi un patchwork qui représente bien l'évolution des paysages de la Russie contemporaine avec une juxtaposition d'immeubles du 19^{ème} siècle, d'immeubles de la période soviétique et cette fameuse cathédrale sur le Sang Versé, construction ici la plus récente, trônant au milieu.

Partout dans les centres-villes, les symboles de l'économie moderne se réimplantent.

Photo 3. Rostov-sur-le-Don. Immeuble traditionnel de la période soviétique avec commerces. 2006. Cliché A. Droujinine

Dans le sud de la Russie, à Rostov-sur-le-Don, les rez-de-chaussée d'un immeuble d'habitation de cinq étages en briques sont complètement appropriés par de petites structures commerciales (agence immobilière, salle de jeux, de machines à sous, vidéo-club, bijouterie). La force de la montée des services aboutit à l'adaptation progressive de locaux très traditionnels de la période soviétique qui n'étaient absolument pas conçus pour un usage commercial.

Photo 4. Périphérie de Rostov-sur-le-Don. Concessionnaire Porsche. 2006. Cliché A. Droujinine

L'économie privée réussit à se faire une place dans le paysage urbain non seulement des villes-centres mais également des périphéries. La présence d'un magnifique concessionnaire Porsche dans une ville qui n'est pas particulièrement riche dans l'échelle du développement économique russe laisse supposer une clientèle raisonnablement étendue.

Photo 5. Périphérie de Rostov-sur-le-Don. Établissements commerciaux. 2006. Cliché A. Droujinine

Dans les anciennes ceintures industrielles reconverties, apparaissent très rapidement de véritables rues commerciales (concessionnaires automobiles -Chevrolet-, magasins d'hifi-vidéo). Un capital immobilier, occupé il y a dix ans encore par des entreprises industrielles, est très vite colonisé et complètement transformé, du fait de sa proximité avec le reste du tissu urbain. Naissent alors des types d'immeubles commerciaux ou d'artisanat qui ressemblent fort à ceux de nos périphéries commerciales. Notons de petits détails intéressants : la coexistence de l'alphabet latin dans la publicité pour l'affichage des marques (Chevrolet) puis des spécifications plus techniques rédigées en russe pour les clients ("ici diagnostic assisté par ordinateur pour les voitures étrangères").

Photo 6. Parking et magasin de la chaîne Métro. 2006. Cliché A. Droujinine

Cette montée du commerce touche aussi la grande distribution. C'est l'un des phénomènes les plus récents qui a affecté les grandes villes russes. À partir des années 2000, on a assisté à l'arrivée d'un certain nombre de formes de grande distribution qui étaient totalement inconnues du grand public russe et qui, au départ, évidemment, ont touché les plus grandes villes, les plus solvables, c'est-à-dire Moscou puis dans un 2^{ème} temps Saint-Pétersbourg. Maintenant, ces réseaux de commerce succursalistes, qu'il s'agisse de réseaux russes ou de réseaux étrangers, se diffusent dans tout le pays. La chaîne Metro, d'origine allemande, qui a un réseau extrêmement étendu en Europe, est présente dans plus d'une vingtaine de grandes villes russes et ouvre tous les trois mois plusieurs nouvelles succursales. C'est un mode d'urbanisme commercial qui nous est extrêmement familier et qui ne rappelle en rien la Russie si ce n'est sur le parking, pour les connaisseurs, la présence d'une Jigouli (Lada).

Photo 7. Sud de Moscou. Siège de la société gazière Gazprom. 2000. Cliché D. Eckert / E. Eveno



Les formes classiques d'activité commerciale et économique que nous connaissons gagnent très vite la ville russe. Il y a une normalisation, une standardisation des paysages par le grand commerce et par la grande industrie. Dans le sud de Moscou, un grand building est le siège du groupe Gazprom, premier groupe gazier mondial, assis sur les plus grandes réserves du monde. C'est l'un des lieux des relations, que je qualifierais d'incestueuses, entre le pouvoir politique russe et le pouvoir économique. Il y a eu de véritables batailles autour de la propriété des ressources naturelles en Russie. Ce bâtiment, construit il y a moins de 10 ans et qui symbolise toute la force de ce complexe énergétique, est l'un des cœurs de ce pouvoir, de la mainmise sur les grandes ressources naturelles russes.

Même si dans un premier temps, on voit se manifester toute la force de l'activité commerciale et économique qui réinvestit le centre des villes russes après une longue période de soviétisation où les marques du commerce étaient extrêmement discrètes, il ne faudrait pas non plus penser que tout a changé et que les villes sont totalement méconnaissables.

Photo 8. Rostov-sur-le-Don. Siège régional du Parti Communiste, 2005. Cliché M. Zotova

Dans un vieux bâtiment du 19^{ème} siècle, maintes fois réaménagé, transformé, le siège de la section régionale du Parti Communiste de Russie à Rostov-sur-le-Don apparaît comme un

môle de résistance et de nostalgie de la période soviétique. La présence du drapeau rouge dans un habitat profondément dégradé et vétuste est peut-être aussi le symbole de la position politique des communistes dans la nouvelle Russie...

Les anciens communistes qui étaient au pouvoir à la période charnière (fin des années 1980-début des années 1990), les *apparatchiks*, ne sont pas aujourd'hui membres du parti communiste qui est dans l'opposition. Ce n'est d'ailleurs pas l'héritier direct de l'ancien parti communiste d'Union Soviétique, mais un parti néo-communiste, recréé après 1991 et qui regroupe beaucoup de nostalgiques de condition modeste. Les anciens membres de la nomenklatura sont ailleurs. Ils sont maintenant, non pas dans les cellules régionales du parti, mais au siège de Gazprom par exemple et ont réussi à mettre la main sur les principales ressources naturelles. Il y a eu une ré-appropriation extraordinaire, par ceux que l'on a appelés « la génération des komsomols », de toutes les positions de pouvoir dans la nouvelle Russie. Il serait donc assez imprudent de parler d'une révolution à propos de la disparition de l'URSS puisqu'il y a eu massivement dans les mains d'une même classe, la transformation de positions de pouvoir bureaucratique en positions de pouvoir politique et économique.

Photo 9. Marchés et commerce de rues, 2006. Cliché A. Droujinine

Les villes abritent des populations qui sont relativement peu aisées et qui continuent à avoir recours aux formes les plus simples du commerce de rue. Cette forme de commerce spontané, dominant dans les années 1990, offre des marchandises moins garanties et à bon marché avec beaucoup d'importations chinoises. Tout en cédant du terrain face à ce que les bureaucrates russes appellent « *les formes civilisées de commerce* », le commerce de rue continue toutefois à co-exister avec les formes intégrées, franchisées du commerce moderne.

Photo 10. Rostov-sur-le-Don. Maisons délabrées et friche, 2006. Cliché A. Droujinine

La transformation des villes génère une vulnérabilité extrême du tissu historique. A Rostov-sur-le-Don, des immeubles anciens, sans doute du début du 20^{ème} siècle avaient été conservés à l'époque soviétique. Dans cette ville, comme dans un grand nombre d'autres, le centre avait été assez peu touché par l'urbanisme soviétique qui avait davantage planifié le développement de nouveaux quartiers. Ainsi, à Rostov-sur-le-Don, le centre-ville portait encore très récemment la marque du 19^{ème} siècle. Aujourd'hui, le néo-capitalisme et le nouveau milieu des affaires sont en train d'y porter le coup de grâce, les terrains en friche ne devraient pas rester inoccupés très longtemps.

Photo 11. Nouveau quartier d'habitation et de commerce, 2006. Cliché A. Droujinine

Typique de la nouvelle Russie, des formes d'urbanisme associées à des services commerciaux et de loisirs apparaissent et présentent une autre réalité du kaléidoscope russe actuel, tel ce nouveau quartier péri-central constitué de grands immeubles d'habitation d'une vingtaine d'étages, avec en façade, un centre commercial (guichet bancaire automatique, complexe de loisirs avec cinéma).

Photo 12. Rostov-sur-le-Don. Rives du fleuve, 2005. Cliché D. Eckert



Dans ce nouveau paysage, subsistent quelques misérables îlots dégradés, de pauvres petites bâtisses en briques d'architecture typique du 19^{ème}, encerclés de bâtiments tout récents, datant de moins de 3 ans. Ce boom immobilier, ces transformations très profondes et subites dans les grandes villes russes n'ont de comparaison qu'avec la situation de la Chine littorale, de Shanghai.

Photo 13. Grandes tours d'habitation avec petit centre commercial à leur pied, 2000. Cliché D. Eckert / E. Eveno



A l'époque soviétique, les villes russes étaient affectées par une très sérieuse crise du logement. Aujourd'hui, la forme d'urbanisme qui continue à proliférer ce sont les grands immeubles, les grandes barres, les tours de 15 étages, 18 étages, 24 étages. Il y a une reprise quasiment tel quel dans tous les plans d'urbanisme des grandes villes russes, du modèle urbanistique d'alors, ce que les Soviétiques appelaient le « microraïon », (le micro-quartier) c'est-à-dire une association de grands ensembles, au moment même où en Europe occidentale ce modèle d'urbanisme est complètement discrédité. En Russie, on remplace des immeubles de 4-5 étages par des tours d'une vingtaine d'étages. C'est la solution d'habitat populaire

privilegiée. La plupart des gens, y compris les cadres, possèdent des appartements dans des résidences neuves de forme tours à très grand nombre d'étages. Ces grands immeubles sont maintenant accompagnés systématiquement par de petites formes d'urbanisme commercial qui apportent un peu d'animation et de services à l'habitant, alors que c'était la chose la plus absente de la ville soviétique, où il y avait un déficit considérable de structures commerciales.

Photo 14. Grande villa, 2006. Cliché A. Droujinine

Quand le nouveau riche russe a vraiment les moyens, il se fait construire une luxueuse maison individuelle que les Russes nomment « cottage ». Entourée de hauts murs, elle n'est pas sans rappeler les maisons des faubourgs huppés de certaines villes latino-américaines. Marie-Christine Jaillet parlerait de « sécession » à propos de ces formes de repli.

DEBAT

1. Un certain nombre de photos que vous avez présentées me font penser à des villes latino-américaines où l'on retrouve aussi l'habitat en barres très populaire en Colombie, au Venezuela ou au Brésil où les classes aisées s'achètent des appartements au 20^{ème} étage dans ce qu'ils appellent des « condominios fe chados ».

L'urbanisme commercial des grands supermarchés est un peu plus ancien en Amérique Latine mais dans les banlieues de Buenos Aires, par exemple, cette transformation date des années 1990, lorsque Carrefour et Walmart ont installé d'immenses hypermarchés, ce qui pareillement, était quasiment inconnu dans ces pays-là et ce qui a connu aussi un vif succès. Je vois donc surtout dans ce diaporama un certain nombre de formes urbaines « globales » qu'on retrouve un peu partout.

Denis Eckert : Jusqu'à l'an dernier, je ne connaissais pas l'Amérique Latine. Je suis allé à Mexico à l'été 2005 et j'y ai trouvé ces immenses barres d'habitat collectif qui commencent à pousser au Mexique et ces formes de standardisation. Finalement dès qu'on sera dans une ville d'une importance raisonnable n'importe où dans le monde, on se sentira chez nous parce qu'il y a les mêmes marques, les mêmes boutiques, les mêmes franchisés. Cette impression de nivellement, de standardisation donne le vertige. Je souscris absolument à toute cette vision d'une normalisation, d'une standardisation des paysages urbains, et ce, à l'échelle mondiale. En Russie, avec l'héritage de l'économie collectivisée, le saut apparaît encore plus grand parce qu'il n'y a pas eu de formes intermédiaires.

2. En tant qu'architecte, je trouve votre démonstration iconographique très parlante. Il me semble que la construction de ces tours ne conduit pas à une lecture sociologique, à une étude sur la façon dont on vit dans la ville, en revanche c'est une démonstration de technologie. On veut montrer que, maintenant qu'on s'ouvre à l'économie occidentale, on maîtrise une technologie plus complexe. Même si c'est absurde maintenant de faire des immeubles de 20 étages, c'est techniquement plus difficile que de construire sur un étage. C'est ce prestige qu'on veut montrer.

D.E. : Sur ces images, on peut avoir un certain nombre de lectures. La mienne, qui n'est pas exclusive d'autres lectures, est de voir l'arrivée, dans les centres-villes russes, de la question de la rente foncière, de voir soudain la question de la valeur des terrains surgir dans un tissu qui était souvent très plat, très étalé. Que pèse la pression à la préservation patrimoniale de l'habitat traditionnel face à la possibilité de réaliser une plus-value extraordinaire en construisant des tours ? A mon avis, cette possibilité est un moteur très puissant de la transformation des centres-villes russes.

3. Sur la question foncière, tu as fait allusion tout à l'heure au développement de Shanghai. La question foncière est la question clé mais je me demande si ce sont les mêmes acteurs à Shanghai et en Russie. A Shanghai le statut du sol reste marqué par le contrôle des autorités locales ou nationales, ce qui bloque le développement du capitalisme. Lorsqu'une firme étrangère comme General Motors qui a 2 milliards de dollars de possibilité d'investissement veut construire une tour à Shanghai, elle passe par le comité d'État, par le comité populaire. Qu'en est-il en Russie ? Est-ce que la mainmise de l'État est toujours aussi forte ?

D.E. : La question foncière a été l'une des questions les plus brûlantes des 10-15 dernières années et jusque-là les compagnies étrangères n'avaient pas le droit d'acheter du sol. Pour permettre à l'économie de se transformer et pour encaisser aussi de juteux bénéfices, un certain nombre de municipalités et de régions ont créé un système de baux emphytéotiques. Ainsi, à Moscou, pendant très longtemps, il était strictement impossible d'acheter des terrains, on pouvait acheter un bail de 99 ans, ce qui permettait aux investisseurs de construire très vite. En Russie, en général, la question de l'intervention de l'État et de l'administration n'est pas du tout neutre. Malgré tout ce que vous pouvez imaginer d'un pays livré aux mafias de toutes sortes, le contrôle bureaucratique est très présent et très puissant. L'initiative privée doit trouver des compromis avec les représentants de l'État et éventuellement des compromis financièrement avantageux pour les édiles bureaucratiques. On ne peut pas passer en force contre le pouvoir qu'il soit régional, local ou le pouvoir d'État en Russie. L'histoire du *golden boy* du pétrole, Mikhail Khodorkovski, qui purge une longue peine sur le fleuve Amour, témoigne de cette volonté obstinée de l'État et du pouvoir de maintenir un contrôle sur l'économie, pas un contrôle de type soviétique, mais plus une transaction entre le pouvoir et l'économie capitaliste telle qu'elle s'exprime en Chine, comme tu le disais.

4. Une première remarque sur les caractères cyrilliques. A Moscou, par exemple, les Auchan sont écrits en cyrillique et j'ai vu à Odessa les concessionnaires français (Peugeot, Citroën) également en cyrillique. Il y a là un marché et peut-être une nécessité d'écrire en cyrillique par réflexe nationaliste.

Quant à votre analyse politique sur l'inceste entre Gazprom et le pouvoir, je ne la partage pas. Cet exemple-là est effectivement assez manifeste mais quel est le pouvoir au niveau international qui n'utilise pas ces grandes firmes pour valoriser sa politique ? C'est de « bonne guerre ».

En tant qu'historien de l'art et de l'architecture, je pense qu'il y a trois niveaux de lecture de la poussée de ces tours. Une première lecture serait d'ordre symbolique (on veut montrer que quelque chose renaît après la chute de l'empire et après la crise de 1998) ; une deuxième lecture serait d'ordre mimétique (on ne sait pas et on ne veut pas faire autre chose actuellement) et puis il y aurait effectivement une troisième lecture qu'on peut décortiquer sur des questions foncières. Mais en Russie, on est encore dans des densités humaines assez faibles et on sait que même dans une ville comme Moscou, il y a énormément de terrain.

Ma question porte sur le patrimoine architectural. J'ai observé à Tbilissi, par exemple, comment on a rasé des quartiers entiers. Cela rentre-t-il ou non en contradiction selon vous avec cette idée un peu nationaliste ? D'un côté on construit de toutes pièces des églises dans le style 18^{ème}, 19^{ème} siècle, et de l'autre on a le goût du patrimoine et de l'histoire, de la petite datcha traditionnelle. Cela peut-il ou non s'exprimer dans une sauvegarde patrimoniale ? Cela se traduit-il par des textes législatifs qui s'élaborent ? Est-ce qu'il y a un désir de sauver des quartiers ?

D.E. : Votre intervention est très riche. Je parlerai très brièvement du jeu assez étonnant entre le cyrillique et l'alphabet latin parce qu'effectivement dans certaines stratégies de communication, des firmes utilisent l'alphabet latin et puis à d'autres moments l'alphabet cyrillique. Celles qui emploient le plus l'alphabet latin ne sont pas forcément des compagnies

occidentales. Ce sont parfois des compagnies russes qui se fabriquent un nom comme la célèbre marque Carlo Pazolini qui est une boîte 100% russe. Il n'existe aucun styliste italien du nom de Carlo Pazolini !

La question de la protection du patrimoine est immense. A l'époque soviétique, le patrimoine urbain et architectural était souvent extrêmement dégradé avec des secteurs sauvegardés qui étaient assez petits. Il y avait un gros problème, notamment à Moscou. Dans un premier temps, les années 1990 ont été marquées, notamment dans la capitale, par une remise en état extraordinaire du centre ancien. C'est un mouvement assez ambigu : très souvent les façades ont été repeintes, remises à neuf alors que les anciens palais derrière ont été détruits de fond en comble, c'est-à-dire qu'on faisait du "façadisme" en mettant des cubes de béton à l'intérieur. Aujourd'hui, la pression est tellement forte dans Moscou qu'on abat de plus en plus de maisons et d'immeubles anciens tout en ayant une politique de préservation/reconstruction du patrimoine qui est très flamboyante, très lisible, qui s'affiche avec beaucoup de vigueur, mais avec des résultats complètement aberrants dans certains cas. Les transformations de la Place du Manège, qui est la grande place centrale de Moscou, la plus fréquentée par les promeneurs moscovites (et non la Place Rouge située non loin) en sont un bel exemple. A l'un des angles de cette place, se situait l'énorme hôtel Moscou, construit dans les années 1930, dans un style stalinien assez spécial. C'était une partie de l'histoire de la ville, il a été abattu en 2 mois, voilà un an et demi. Il y a une brutalité et une violence phénoménales des actes architecturaux actuellement dans les villes russes tandis que parallèlement se réalise un travail de préservation, très partiel et variable selon les villes. A Ekaterinbourg, par exemple, qui présente la particularité d'avoir, à côté d'un beau centre ancien du 19^{ème}, un ensemble de quartiers "constructivistes" datant des années 1920-1925 qui est aussi très cohérent et d'un grand intérêt, il y a apparemment un souci de préserver au moins une partie de ce patrimoine. Mais dans d'autres villes, comme à Rostov-sur-le-Don, on est dans le saccage organisé, à quelques monuments près, il n'y a aucune espèce de politique de préservation du tissu ancien. Seuls quelques monuments remarquables sont épargnés.

5. Je voudrais savoir comment se transforment les périphéries ? Est-ce que les notions de banlieues, de péri-urbanisation ont un sens dans cette grande transformation ? Est-ce trop tôt pour le dire ?

D.E. Il est certainement temps d'analyser ce qui se passe même si cela survient différemment d'ici ou de l'Amérique du Nord. Plusieurs facteurs l'expliquent :

- D'une part, la ville soviétique est un modèle de ville relativement peu compacte. Il y a une assez faible densité du bâti et énormément d'espaces qui ne sont pas forcément vacants et qui, au vu de leur étendue, ne pourraient être qualifiés d'interstitiels non plus. Reste donc de la marge pour une très forte densification.

- D'autre part, on est dans un modèle urbain où l'habitat collectif reste très important pour beaucoup de raisons. D'abord pour les raisons de statut de la terre, dont on a parlé. On n'est pas totalement dans un modèle d'appropriation privée définitive du sol urbain. Les droits d'usage sont plus importants que les droits de propriété. Ensuite, le modèle d'organisation technique de la ville, le modèle de réseaux (VRD) est conçu en pure continuité avec le modèle soviétique et notamment les réseaux de chauffage urbain. Des centrales de chauffage urbain desservent 40.000 à 50.000 personnes avec ce qui ressemble à de grosses centrales thermiques, caractéristiques du paysage de la plupart de grands quartiers soviétiques puis russes. Actuellement, à quelques exceptions près, même les immeubles neufs dits de standing (en russe « elitnye doma », soit immeubles d'élites ou mieux, immeubles pour l'élite) ont ce type de chauffage. On est donc encore dans un modèle d'organisation qui privilégie l'habitat collectif. Cela dit, il y a une poussée assez importante en périphérie de maisons individuelles et parfois de très grandes maisons individuelles, de véritables palais. Mais il ne s'agit pas,

pour l'instant, d'une forme de péri-urbanisation. Ce n'est pas de l'habitat, c'est une résidence secondaire en périphérie de la ville, même quand cela ressemble énormément à ce que nous appellerions un lotissement. Fonctionnellement, ce n'est pas un lotissement, c'est une résidence d'été ou une résidence de week-end. Un businessman peut se faire construire une résidence de week-end à 2-3 étages qui fait 500-700 m² mais très généralement, il a aussi un grand appartement en ville. Donc, du point de vue fonctionnel, ce n'est pas un modèle de suburbanisation.

- Il faut dire aussi que les infrastructures de transport ne sont pas du tout adaptées à un modèle de suburbanisation. Il y a une montée énorme de l'auto-mobilité. La voiture individuelle gagne énormément de terrain, les bouchons aussi et beaucoup de villes n'ont ni rocade périphériques, ni radiales. Toute l'infrastructure autoroutière qui existe dans les pays qui ont adopté un modèle résidentiel périurbain est pour l'instant extrêmement déficiente en Russie. C'est aussi un frein à la péri-urbanisation.

- Le dernier frein, c'est la question des permis d'habiter. En Russie, il y a un régime d'autorisation de résidence et l'on craint beaucoup de perdre son permis de résidence dans un lieu donné, et notamment dans les plus grandes villes puisque c'est un droit qui vaut assez cher. A mon avis, cela fait obstacle, pour l'instant, à une péri-urbanisation réelle, même s'agissant des couches les plus aisées de la population.

6. Comment évoluent les lieux d'animation de la ville, les lieux culturels où les populations se retrouvent pour autre chose que le travail ou l'habitat ?

La plupart des grandes villes dont on parle sont aussi des métropoles culturelles et, à ce titre, ont toujours eu une activité culturelle importante. Il y avait des théâtres, des cinémas et dans les plus grandes, des opéras. Globalement, ces infrastructures culturelles restent en place tout en se transformant profondément. Les anciens cinémas de quartier ou les cinémas des komsomol, des associations, des syndicats ont été rachetés ou loués par des sociétés privées qui les transforment en multiplexes et créent alors une association beaucoup plus forte entre le cinéma et la consommation. D'autre part, on voit apparaître comme lieux de loisirs (comme c'est le cas aussi en Amérique latine), une fusion entre le centre commercial et le centre culturel. De très grandes surfaces commerciales souterraines ou en surface associent des fonctions récréatives et des fonctions commerciales (restaurants, etc.) avec une particularité que l'on voit aussi dans d'autres pays non-européens : ces centres tournent 24h/24h. Vous pouvez aller dans les nouveaux centres commerciaux et manger à 4 h du matin, faire vos courses sans le moindre problème. Les formes d'animation se transforment donc. La jeunesse fréquente énormément les centres commerciaux, pas seulement pour consommer, mais aussi parce que ce sont des lieux où elle peut se promener plus ou moins gratuitement. Les cafés-bars existent, de même que les sushi-bars qui ont fait une percée foudroyante dans toutes les grandes villes russes comme ailleurs dans le monde, mais cela reste des lieux chers. Les lieux de consommation populaire, notamment l'hiver, ce sont donc les centres commerciaux où l'on va très fréquemment déambuler.

7. Il y a beaucoup plus de voitures dans les villes russes et un réseau routier toujours pauvre. Va-t-il se développer ?

Oui, évidemment. Le paradoxe des villes russes et des villes soviétiques, c'est qu'elles avaient à la fois très très peu de voitures et des avenues immenses, calibrées comme aux États-Unis, qui ont d'ailleurs été le modèle de la voirie soviétique dans les années 1920. Actuellement, ce réseau n'est plus du tout à la mesure du boom de l'automobile et notamment les rocades autoroutières manquent cruellement. A Moscou, il y a 2 rocades autoroutières. La première a été construite dans les années 1980 par le pouvoir soviétique. Longue de 105 km, elle fait à peu près le tour de la ville en épousant les limites de la municipalité. Entre 1999 et 2003, un périphérique intermédiaire autoroutier a été construit à peu près à mi-chemin entre le centre et

le premier périphérique. Moscou est un cas particulier. Saint-Pétersbourg, qui est aussi une très grande ville (plus de 4 millions d'habitants), n'a pas de périphérique, ce qui engendre des bouchons de plus en plus importants et une dégradation considérable de la qualité de l'air. Le problème de pollution atmosphérique est très sévère dans les grandes villes russes actuellement. Curieusement, au début des années 1990, avec la crise économique, la production industrielle ayant diminué très fortement, la qualité de l'air en ville s'était améliorée. La conversion des centrales thermiques du charbon vers le gaz naturel et le pétrole a été alors une autre source de diminution de la pollution atmosphérique. Mais tous ces gains ont été totalement annulés par l'explosion du trafic automobile. Nombre de villes d'Amérique Latine ou d'Asie pourraient proposer un profil comparable, sans parler de Mexico qui est un exemple célèbre et depuis longtemps, de pollution atmosphérique.

8. Dans la plupart des villes où se produisait ce type d'explosion spectaculaire, de transformation en profondeur du tissu urbain, l'insécurité devenait souvent un problème assez dramatique comme c'est le cas en Amérique du Sud, en Asie. En Russie, le contrôle social est-il suffisamment fort pour éviter ce genre de choses ? On a l'écho en Occident d'agressions racistes. Est-ce encore un épi-phénomène ou cela devient-il un syndrome assez commun ?

D.E. : Il est difficile de répondre à cette question. Selon que vous êtes blanc de type russe ou "caucasien" (comme disent les Russes s'agissant des Azéris, des Géorgiens, des gens originaires du Caucase qui ne supportent pas cette dénomination) ou que vous ayez le teint un peu plus sombre ou encore que vous soyez d'origine africaine, la perception du danger peut être extrêmement variable. Dans les grandes villes, il y a des problèmes qui deviennent très sérieux (du hooliganisme, selon la police russe) qui affectent essentiellement ce que les Russes appelleraient les minorités ethniques. Pour la masse de la population qui ne relève pas de ces catégories, les villes restent des lieux assez sûrs. Il n'y a pas d'explosion de délinquance. Elle existe mais elle est relativement faible hormis le bémol très sérieux que je viens d'indiquer. Il est possible de se faire agresser dans la ville mais le danger le plus important du citoyen, c'est celui de se faire renverser par une voiture. La mortalité routière est un danger statistiquement infiniment plus important que tous les risques dus à la délinquance. Rapportés statistiquement au risque d'agression, de vol de portefeuilles ou de coups et blessures, les accidents liés à la sauvagerie de la conduite automobile en Russie sont infiniment plus fréquents. Toutefois, c'est dans lorsque l'on fait des affaires que le risque physique est le plus sérieux: le racket et la violence mafieuses ne sont pas une légende.

9. Je voudrais revenir sur la question du patrimoine. En Pologne ou en Ukraine, il y a eu une disparition quasiment totale des signes de l'époque communiste, à Cracovie ou à Odessa si ce n'est une petite indication sur les fameux escaliers. A Moscou, ce n'est pas du tout le cas. Sur le rideau du Bolchoï, il y a toujours les faucilles et les marteaux, de même que sur les ponts et les stations de métro. Aucune station de métro, à ma connaissance, n'a été remaniée à cet égard. Cela semblerait dire qu'il y a quand même une conscience patrimoniale, qui fait qu'à Saint-Pétersbourg, on a sauvé des maisons constructivistes qui étaient menacées par la spéculation immobilière ou certaines architectures staliniennes. Avez-vous ce sentiment ? Voyez-vous des signes en ce sens ?

D.E. : Je suis absolument d'accord avec votre appréciation de la situation. Il y a une conscience patrimoniale en Russie qui doit composer avec une spéculation immobilière très active. Dans un premier temps, on a pu penser que le patrimoine le plus ancien, le plus évidemment patrimonial, c'est-à-dire celui du 17^{ème}, 18^{ème}, et 19^{ème} siècle avait la priorité. A Saint-Pétersbourg, il y a effectivement des zones de protection patrimoniale de la ville impériale. Mais, dans le même temps, il n'y a pas de rupture complète avec le passé soviétique et demeure un intérêt envers un certain nombre de formes et d'expériences

architecturales soviétiques. Tous les symboles du régime soviétique n'ont pas été mis par terre, parce qu'ils sont une composante de l'histoire nationale, tout simplement. Ce n'est pas en disant que cela n'a pas existé et en évacuant toutes les statues de Lénine qu'on va supprimer le passé soviétique. Il se trouve qu'il y a eu, par exemple, à Moscou une commission municipale qui a examiné les monuments et a décidé de supprimer telle ou telle statue de Lénine et de conserver telle autre. De même, si les étoiles rouges ont été maintenues sur les tours du Kremlin, ce n'est pas du tout par défaut de réflexion, mais au contraire à l'issue d'une réflexion. Parallèlement, on note la réapparition des symboles impériaux, la réapparition des aigles. Il y a donc coexistence de tout cela, sans rupture complète ni architecturale ni patrimoniale avec la ville soviétique, mais une réinterprétation et un certain souci de conserver la ville soviétique. Il faut dire aussi qu'elle est absolument gigantesque par rapport à la ville ancienne. Elle représente 85% du bâti des villes russes, il faut bien en faire quelque chose, on ne peut pas tout détruire.

10. Pour revenir aux immeubles qu'on a vu tout à l'heure, y-a-t'il des ascenseurs ? et plus généralement la ville russe est-elle accessible aux personnes handicapées sur fauteuils roulants ?

D.E. : Les grands immeubles ont des ascenseurs évidemment. Une blague qui court depuis l'époque soviétique dit que les seuls trucs qui marchent en Russie systématiquement, ce sont les ascenseurs. Effectivement, je n'ai jamais entendu parler de pannes d'ascenseurs. Même dans les immeubles décrépis, ils fonctionnent imperturbablement.

Est-ce que la ville soviétique d'une part puis la ville russe contemporaine sont accessibles aux handicapés moteurs ? La réponse est non. Pas du tout. Les trottoirs sont très irréguliers, les avenues sont très grandes, difficiles à traverser. Par mesure de sécurité, depuis la période soviétique, on fait utiliser de préférence de grands passages souterrains qui ont pratiquement uniquement des escaliers. Il y a bien des rails qui sont censés permettre le passage de petites voitures de handicapés moteurs mais, à mon avis, ce sont des gabarits soviétiques qui ne sont plus adaptés au gabarit des fauteuils roulants actuels. Il est rarissime de voir des handicapés moteurs dans la ville. Or, ils existent, comme partout et vu le taux élevé des accidents du travail et des accidents de la route, je suppose qu'il y a beaucoup d'invalides. Mais ces invalides sont soit cloîtrés chez eux, soit présents dans des institutions mais on les voit très très peu dans la ville qui leur est essentiellement fermée.

11. Je m'interrogeais sur la question de l'identité. Vous avez présenté la révolution urbaine russe et en fait, on s'est retrouvé en Amérique Latine ou un peu partout dans le monde. J'ai l'impression que la partie la plus 19^{ème} siècle des villes est effacée, qu'on est obligé de garder la partie stalinienne. Et aujourd'hui on retrouve une identité qui est une identité mondiale, celle de ces grandes tours qui sont là plus par mimétisme. Je suis attristé de voir cette absence d'originalité alors que c'est un pays qui pourrait inventer quelque chose.

D.E. : Il est difficile de parler de sentiment d'identité de manière factuelle. Ma réponse sera un peu impressionniste. En même temps que le pays s'ouvrait sur l'extérieur avec l'ouverture à la circulation des étrangers sur la totalité du territoire après 70 ans de fermeture et de méfiance, à côté de l'arrivée des grandes marques internationales, du capitalisme mondial, il faut voir, peut-être en réaction d'ailleurs, un phénomène d'affirmation identitaire qui se traduit par un marquage de l'espace par un certain nombre de symboles fortement connotés russes. C'est dans ce dispositif que les églises jouent un rôle de toute première importance. On reconstruit les églises dans un style totalement stéréotypé qui est une sorte de pseudo 19^{ème} sans aucune imagination : mais on a les bulbes, on a les clochetons dorés, on fait orthodoxe russe. Alors que la Russie doit être l'un des pays de tradition chrétienne où il s'est construit le plus d'églises depuis 10 ans, il est extraordinaire de constater que cela ne s'accompagne d'aucune expérimentation architecturale. C'est de la re-fabrication. Pourquoi ?

Parce que l'idée n'est pas du tout de donner carte blanche à des gens pour imaginer de nouveaux bâtiments religieux mais de marquer l'espace avec du pseudo-connu. Donc on re-fabrique ce qu'on interprète comme étant la tradition architecturale dans son dernier état d'avant la Révolution, c'est-à-dire la fin du 19^{ème}. Il y a un réinvestissement de l'espace urbain par des symboles de la Russie traditionnelle jusqu'à l'absurde parfois. Ainsi, on construit des églises en bois parce que l'église en bois marque vraiment le cœur de la tradition médiévale russe la plus belle. Les églises du grand nord de la Russie sont des constructions extraordinaires avec des techniques tout à fait remarquables. Maintenant on voit apparaître dans les villes russes des églises en bois alors que c'est typiquement de l'architecture rurale et que depuis le 15^{ème} ou le 16^{ème} siècle au moins, dès qu'un prince ou qu'un magistrat d'une ville pouvait construire une église en briques ou en pierres, il le faisait. On re-fabrique donc de la tradition. Une sorte de kitsch néo-russe se met en place et devient très présent dans les villes.

12. Denis a abordé la standardisation à travers la fonction résidentielle et la fonction commerciale mais sur le plan des activités économiques, des activités de formation, de recherche, retrouve-t-on aussi des modèles présents partout dans le monde à travers les zones d'activités ? Y a-t-il aussi une nouvelle forme d'emprise des activités de production ? Et retrouve-t-on aussi, quand on fait référence à ces standards, l'importance des projets autour de grandes infrastructures de communication ? Cela participe-t-il aussi de cette espèce de tissage ?

D.E. : Les actifs et leurs activités ont peu été évoqués en effet. La Russie est un pays dont les grandes villes ont vu croître à une vitesse foudroyante les activités tertiaires avec un déclin prononcé des fonctions industrielles, notamment dans les villes-centres. On a vu apparaître des sociétés de service parmi les commerces, mais également des services aux entreprises (entreprises de publicité, de comptabilité). Toute une gamme de fonctions caractéristiques des économies libérales actuelles est apparue, d'un coup, dans les villes et a, en quelque sorte, chassé d'autres activités vers les périphéries. C'est un schéma qui nous est familier mais qui se réalise beaucoup plus vite dans la Russie post-soviétique que dans nos pays qui ont connu sans interruption une économie de marché. On voit aussi le réaménagement de grandes infrastructures qui provoque une réflexion globale avec la mise en place de pôles d'activités. A Ekaterinbourg, dans l'Oural, il y a de grands projets de réaménagement logistique avec autoroutes, réfection complète de l'aéroport, créations de grandes zones d'activités et de stockage. Il y a donc des projets économiques intégrés qui sont couplés avec la politique de développement de grandes infrastructures de transport. Cela ressemble beaucoup à la physionomie des grands projets d'aménagement tels qu'ils se développent dans nombre de pays du monde.

13. Pour conclure, est-ce une révolution ou une contre-révolution qui se passe actuellement en Russie ?

D.E. : Lorsque j'ai préparé mes photos je me suis dit que le rouge irait bien pour la Russie et pour les villes en révolution naturellement. La révolution consiste à faire un tour complet. Ce tour complet a bien été réalisé puisque le commerce qui était dans les centres-villes de la fin du 19^{ème} siècle et qui en avait été plus ou moins, sinon totalement chassé ou qui était très discret, est revenu en force ; que sur les grandes rues prestigieuses des centres-villes du 19^{ème} siècle, on voit de nouveau des magasins de luxe. Finalement la Russie post-soviétique est rentrée dans le rang.

Compte-rendu établi par **Catherine ARMANET** et revu par **Denis ECKERT**